Nâzim Hikmet
ou
la totalité de la lumière

Un peu de ciel bleu est descendu dans un homme et s'est condensé dans ses yeux. C'est ainsi que Nâzim Hikmet portait et retenait en lui un jour qui ne s'éteignait pas même sous les paupières. Ce bleu des yeux, autant que la blondeur de sa chevelure, le poète en attribuait la pigmentation à son arbre généalogique où l'on trouvait une branche polonaise. Mais dans l'arbre de Nâzim, le Méditerranéen, se mêlaient des feuilles de couleur différente, y compris celles de Salonique où il naquit. Ses racines plongeaient en Turquie, plus que dans l'Empire ottoman, dans l'Anatolie de son enfance. On ne pouvait pas se tromper. Peut-être tenait-il de son grand-père le Pacha, gouverneur d'Alep, cette majesté sans arrogance, son allure souple de félin à crinière ondulée et moustache de tabac blond ? Lorsque je le rencontrai pour la première fois à Varsovie, en 1954, à l'occasion d'un congrès d'écrivains où je m'étais rendu avec André Wurmser, il tranchait sur tous les autres. Il semblait émerger de sa légende comme d'un nuage, non point dans le style des idoles qui n'imposent leur image fabriquée que pour imposer leur pouvoir. Lui, de ses années de prison, de ce calvaire dont il portait en lui le sillage et la cicatrice, jamais il ne fit une auréole trop aisément utilisable. Il était sorti de son passé comme Lazare de sa tombe. Cette résurrection lui permettait de respirer le présent à pleins poumons. Un présent à conquérir pour prendre revanche de tant de jours où le temps avait perdu sa mesure.

La simplicité de Nâzim... C'est ce qui, dès le premier abord, m'impressionna. Une attitude sans cérémonie et sans masque. Une aristocratie de l'intelligence sous une bonhomie de paysan. Il m'intimidait pourtant, grand de ce monde qui ne devait sa grandeur et son charisme qu'à sa poésie, à son courage face à l'adversité. Très vite, avec lui, les barrières tombaient. Il y avait en lui une énergie de l'amitié équivalente à une énergie de l'amour. Et dès qu'on l'approchait, on sentait ce rayonnement qui l'irradiait. Coupé du monde pendant si longtemps, Nâzim avait du monde une soif insatiable. Il m'interrogeait sans fin sur la France, sur mes amis, sur mes lectures. Il avait pour Jacques Prévert une admiration que je ne partageais pas à ce point, tant elle était attisée par le mirage d'une audience populaire que Nâzim ambitionnait d'atteindre lui aussi et qui était à ses yeux le principal critère de reconnaissance poétique.

Nâzim savait que j'avais participé en 1950 à la campagne menée par Tristan Tzara, Aragon et le Comité national des Écrivains en faveur de sa libération des geôles de Brousse. De sa poésie, nous ne connaissions alors que peu de chose. Pour nous tous, il importait d'empêcher à tout prix que le poète ne subît le sort de Miguel Hernandez, victime du franquisme, mort en prison. Plus que curieux, Nâzim était avide de connaître les goûts, les aspirations, les idées de la nouvelle génération de poètes dont je faisais partie. Il me mettait en garde contre la rhétorique grandiloquente et les excès du baroquisme. Il me racontait sa fuite de Turquie dans un esquif de fortune, après sa libération de Brousse. Son arrivée en Bulgarie où l'on venait de publier un premier choix de ses poèmes en langue turque.

À Varsovie, il se sentait comme chez lui. Peut-être sous le signe protecteur de ce fameux ancêtre, émigré polonais de

1848, qu'il évoque dans un poème de *C'est un dur métier que l'exil*, une lettre adressée à son fils Memet :

Et c'est peut-être pour cela
que cette chanson polonaise
agite l'eau qui dort dans la profondeur de
mon être.

Avec sa nonchalance coutumière, il déambulait dans les rues de la vieille ville en pleine restauration. Il admirait ces bâtisseurs qui s'acharnaient à reconstituer le visage, l'identité, le passé historique d'une capitale presque rayée de la carte. Ils recomposaient l'image d'un miroir pulvérisé. Moi-même je découvrais cette ville où je suis né mais que mes parents quittèrent peu après ma naissance. Et je la découvrais, mieux encore, par les yeux de Nâzim à qui rien n'échappait, le moindre détail imperceptible à d'autres. Nâzim était un peintre à qui son regard servait de pinceau, de palette et de toile. Peintre et non photographe, car s'il accumulait les vues il refusait les clichés. Il observait et réinventait en même temps sans jamais fausser ce qu'il avait vu, mais en lui donnant un sens, une profondeur de champ qui deviendrait la profondeur de son chant. C'est là que j'ai saisi l'essence de son réalisme. Dans ses poèmes épiques ou lyriques, dans une œuvre dramatique telle que *Pourquoi Benerdji s'est-il suicidé ?* la vision du poète est en mouvement. Elle ne se contente pas de décrire : elle explore l'histoire, grande ou petite, les événements qui modifient le cours des choses et le microcosme du quotidien le plus banal. La vision du poète, l'expérience réfléchie de son vécu, de son pensé, agissent en révélateurs afin de susciter dans le vécu, dans le pensé de ses lecteurs une réaction en chaîne : on ne vit pas pour soi mais pour, avec les autres,

changer la vie.

S'il est une morale dans la poésie de Nâzim, elle n'est pas celle d'un énoncé théorique. Elle naît de cette tension perpétuelle, de cette volonté constructive de proposer à la vie de chacun un tremplin, de la porter à son point d'incandescence. Tant il est vrai que vivre ne vaut qu'à dépasser ses propres limites, ce qui meurt en chacun de nous. C'est ce que nous enseigne Nâzim : vivre « à toutes brides », vivre à perdre le souffle ; non pas en ignorant les freins ou les obstacles, mais en opposant à la force d'inertie la force du renouveau.

Sans cravate, le col ouvert, comme je l'ai toujours vu, dans un ample et léger costume de drap grège, il fendait la foule et l'épais flot du temps. On était au beau milieu des années cinquante. Ce temps était celui du mythe et de l'utopie socialiste à son apogée. C'est à peine si la statue de Staline commençait à s'effriter et l'on distinguait mal les immenses brèches que laissait son ombre sanglante. Nâzim Hikmet était habité par cette utopie qui associait les rêves de Rimbaud et de Marx, changer la vie et transformer le monde. Ce rêve l'éclairait de l'intérieur et donnait à sa poésie la dimension d'une conquête et d'un combat libérateur. Il rêvait de bonheur pour les hommes, ses frères, lui que le malheur n'avait pas changé. Il rêvait à l'avènement d'une ère de justice, lui qui, comme peu d'autres, était passé par la dure épreuve de l'injustice.

Nâzim était un révolutionnaire authentique, un communiste convaincu d'agir non pour des intérêts égoïstes mais pour le bien de tous. Il ne ressemblait en rien à ces dignitaires en peau de lapin, aux promptes volte-face, comme on en voit tant aujourd'hui, que leur opportunisme, leur arrivisme ou leur servilité propulsèrent dans les sphères capitonnées de la nomenklatura.

Son prestige international et les tirages de ses livres en de

nombreuses langues avaient valu à Nâzim, comme à d'autres écrivains de cette importance, une datcha à Peredelkino, le village des artistes dans les environs de Moscou. Il y évoluait dans un décor conçu par lui-même, très peu russe, mais proche sans doute d'un intérieur d'Istanboul, meublé avec goût et modestie de banquettes basses, de poufs de cuir, de tentures et de tapisseries orientales, d'objets folkloriques ramenés de l'Ouzbékistan ou du Turkménistan et qui lui rappelaient son pays natal. Il y vivait avec la blonde et lumineuse Véra, sa femme russe, qui veillait sur lui, sur sa santé si fragile, avec le zèle allègre d'un ange gardien qui évitait de jouer les duègnes. L'angine de poitrine dont souffrait Nâzim exigeait certains remèdes introuvables à Moscou et qu'il fallait faire venir de l'étranger, notamment de France, par l'intermédiaire d'amis voyageurs. La maladie, invisible et constante menace, semblait aiguiser son appétit de vivre. Est-ce à dire qu'en même temps elle altérait sa lucidité ? Certes pas ! Cet homme de bonté était jusqu'à l'écorchure sensible au mal, à l'hypocrisie, à la fausseté. Il discernait les défaillances de la société soviétique. Il flagella même quelques-unes de ses tares dans sa pièce satirique *Ivan Ivanovitch a-t-il existé ?* Proche de la tradition du théâtre de Maïakovski, cette pièce fut interdite après quelques représentations à Moscou. Malgré ces déconvenues, Nâzim croyait cette société capable de se réformer ou d'être réformée, après l'électrochoc du XXe Congrès et les révélations du rapport secret de Krouchtchev.

Comment aurait-il pu imaginer l'étendue du désastre surtout à une époque où ce qu'Ilya Ehrenbourg avait appelé le « dégel » nourrissait tant d'espérances ? On vivait alors, j'en fus témoin en 1957, où je me rendis à Moscou et travaillais encore avec Nâzim, une relative libéralisation. L'atmosphère était modifiée et la parole circulait. On était loin de l'ère